

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

LETTRES D'ÉTUDIANTS ALLEMANDS TUÉS A LA GUERRE

PAUL DESJARDINS . . .	Post-scriptum à des lettres allemandes.	693
MARCEL JOUHANDEAU.	Elise (I)	711
BORIS PILNIAK	Sur les pentes du Pamir	730
D. H. LAWRENCE. . . .	L'Aveugle.	749

— CHRONIQUES —

Propos d'ALAIN
Réflexions, par A. THIBAUDET
Sur l'esprit moderne, par DENIS SAURAT
Querelle de générations, par MARCEL ARLAND

— NOTES —

Le Roman. — *Claire*, par Jacques Chardonne. — *Sarah*, par Jean Cassou. — *Les Aveux complets*, par Jacques Chenevière. — *Le Rôdeur*, par Pierre Herbart. — *Mon bisaïeul, philosophe rustique*, par Ferdinand Gidon.

La Poésie. — *Sources du vent ; Pierres blanches ; Risques et Périls*, par Pierre Reverdy.

Littérature Générale. — *La Sagesse de Shakespeare et de Gœthe*, par René Berthelot.

Lettres Étrangères. — *Vie de Gandhi*, par lui-même. — *Les cités et les années*, par Constantin Fédine. — *Wolf Solent*, par John Cowper Porvis. — *Deutschland und Frankreich*, par Rudolf Keller.

Le Cinéma. — Harry Baur dans *Le Juif Polonais*, à l'Olympia.

Revue des Livres. Revue des Revues

par Marcel Arland, Antonin Artaud, Marcel Caster, Bernard Groethuysen, Jean Guérin, Julien Lanoë, Denis Marion, Pierre de Massot, Henri Pourrat, Denis de Rougemont, Denis Saurat, Jean Schlumberger, Daniel Simond.

nrf

nrf

VIENT DE PARAÎTRE



OEUVRES COMPLÈTES DE
DOSTOÏEVSKI

UN JOUEUR

Traduit par H. MONGAULT

suivi de

L'ÉTERNEL MARI

Traduit par BORIS DE SCHLÆZER

Un volume tiré à :

90 exemplaires sur hollande filigrané « à la gerbe » 90 fr.
 1000 exemplaires sur chiffon de Bruges filigrané « à la gerbe » 60 fr.

BULLETIN DE COMMANDE

Veillez m'envoyer exemplaire... de **UN JOUEUR** suivi de
L'ÉTERNEL MARI* sur hollande — sur chiffon de Bruges.

Ci-joint la somme de..... } montant de ma commande.
 Veillez faire recouvrer à mon domicile la somme de.....

Nom A le 1931.

Adresse (Signature)

* Rayer les indications inutiles.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

LETTRES D'ÉTUDIANTS ALLEMANDS

TUÉS A LA GUERRE

(Les lettres qui suivent sont extraites du recueil des *Kriegsbriefe Gefallener Studenten*, qui a été publié à Munich, en 1929, par les soins du professeur Philipp Witkop, de Fribourg-en-Brisgau.

Il nous a fallu réduire ici à neuf les cent-vingt correspondants du recueil Witkop. Du moins avons-nous tenté de retenir les quelques lettres dont le témoignage nous a semblé, à la fois, le plus candide et le mieux dégagé de tout souci de démonstration.)

KARL ALDAG, (étudiant en philologie, né le 26 janvier 1889, tué le 15 janvier 1915, près Fromelles).

Furnes, 3 janvier 1915. — J'ai allumé ma pipe et me voilà assis à la table, dans notre étable, pour écrire aux miens qui attendent certainement un signe de vie. La pipe est bonne et le vieux troupiier va bien. La Saint-Sylvestre a été fêtée ici d'une manière très originale. Un officier anglais s'est présenté avec un drapeau blanc, pour solliciter une trêve de 11 heures à 3 heures, afin d'enterrer les morts. Il y avait eu des combats violents peu avant Noël, les Anglais avaient perdu beaucoup de morts et de prisonniers. La trêve a été accordée et on est content de ne plus voir les cadavres. Mais la trêve s'est prolongée. Les Anglais sont sortis de leur tranchée et sont venus jusqu'au

milieu du terrain, ils ont échangé des cigarettes, des conserves, même des photographies, avec les nôtres ; ils ont dit qu'ils ne voulaient plus tirer. Tout est donc tranquille, chose bien extraordinaire. Eux et nous pouvons aller et venir sur la couverture de la tranchée.

Cela ne pouvait pas durer, et nous leur avons fait dire de rentrer dans leur tranchée, parce que nous allions tirer. L'officier a répondu qu'il regrettait ; que les hommes n'obéissaient pas. Ils disent qu'ils en ont assez de coucher dans la mouille, que cela ne sert de rien, que la France est finie tout de même. Il est vrai qu'ils sont beaucoup plus sales que nous, ils ont plus d'eau dans la tranchée et plus de malades. Ils font grève, en simples mercenaires qu'ils sont. Naturellement nous n'avons pas tiré, car notre boyau qui va du village à la ligne de feu, est plein d'eau aussi et nous sommes contents de pouvoir circuler sur la couverture sans danger. Qui sait ? peut-être toute l'armée anglaise fait-elle grève et dérange ainsi les plans de ces messieurs de Londres ? Nos lieutenants sont allés de l'autre côté et se sont inscrits dans un album des officiers anglais. Un jour un de ceux-ci est venu nous avertir de nous mettre à couvert, parce que le commandement supérieur avait donné l'ordre de bombarder nos tranchées. L'artillerie française a, en effet, ouvert un feu très violent, mais sans nous causer de pertes.

Le 31 décembre nous avons convenu de tirer des salves à minuit. La soirée était froide. Nous avons chanté, ils ont applaudi (nos tranchées sont à 60-70 mètres des leurs). Nous avons joué de la guimbarde, ils ont chanté, et nous avons applaudi. J'ai demandé ensuite s'ils n'avaient pas d'instruments de musique et ils sont allés chercher une cornemuse. Ils ont joué et chanté les beaux airs mélancoliques de leur pays : c'est la garde écossaise, avec les jupes et les jambes nues. A minuit les salves ont éclaté des deux côtés, en l'air ! Il y a eu aussi quelques décharges de notre artillerie, je ne sais sur quoi on tirait, les projectiles ordinairement si dangereux pétillaient comme un feu d'artifice, on a brandi des torches et crié hurra ! Nous nous sommes fait un grog, nous avons bu à la santé de

l'empereur et à la nouvelle année. Ça a été une vraie Saint-Sylvestre, comme en temps de paix.

*

Entre Lille et La Bassée, 10 janvier 1915. — Les tranchées sont pleines de vase et d'eau, l'eau pénètre par en-bas et la pluie par en-haut. Il faut travailler nuit et jour à raffermir la terre avec la pelle, à puiser et à pomper l'eau. Travail inutile, tout est vain. L'eau est toujours là. Et toujours la pluie tombe en lourdes averses. Les nuits surtout sont très lugubres, parce qu'absolument noires : le moindre filet de lumière pourrait nous trahir. L'humeur s'assombrit incroyablement, quand le crépuscule tombe avec la pluie, que l'obscurité devient impénétrable.

* * *

HERBERT WEISSER (élève architecte, né le 6 mars 1894, tué le 25 mai 1915, devant Ypres).

Cinquième jour de la mobilisation (à son frère). — Peux-tu te figurer qu'il m'arrive parfois de ne pas pouvoir me défendre de la pensée que je ne reviendrai pas ? Si tu le comprends, viens près de moi : je pose ma main sur ta tête bouclée et je te parle. Il me semble qu'une force divine émane de moi et que tous les voeux que je fais pour toi s'accompliront. Viens, laisse-moi plonger mes yeux dans les tiens ! Il y a là, au fond, une flamme — elle ne brûle pas pour moi, et réellement ce ne serait pas utile. Il faut que cette flamme devienne tranquille et claire, et qu'un jour elle montre clairement à tes enfants le chemin que nous avons trouvé tous les deux. Tu t'en souviens, c'est au bord du lac de Wann, au coin de la forêt, que cela a commencé. Nous regardions ensemble l'eau très calme : elle était un symbole. Nous avons créé en nous ce calme, tu sais par rapport à quoi. Nous devons être sincères, c'est-à-dire ne rien renier de ce qui est en nous, reconnaître que tous nos désirs font partie de nous-mêmes, ne rien rejeter ou extirper comme nuisible ou inutile. Nous devons être naturels, c'est-à-dire ne pas nous contenter de désirs stériles, mais les faire fruc-

tifier en actes. Nous avons besoin de beauté, il faut que ces actes deviennent nobles et beaux, et il faut dans ce but nous abreuver de toute la beauté éthique et esthétique que nous offrent les sources inépuisables de la vie, de l'art et de la nature. Il faut que nous construisions sans cesse des greniers plus vastes, c'est-à-dire que nous accroissions notre faculté de réceptivité, afin d'absorber le plus possible de ces forces, pour ensuite les répandre à pleines mains. — Sais-tu que je voulais devenir un véritable architecte allemand, travailler pour mon peuple ? que je voulais combattre tout mensonge dans l'art de la construction et lutter pour la création d'un art original, issu de notre terroir ? que je voulais aider à faire fleurir l'architecture allemande, comme du temps des Othons et à l'époque de l'art de la brique, dans la Marche ? Sais-tu que je voulais donner à la patrie des garçons et des filles qui ne seraient pas obligés de gaspiller leurs forces en luttes stériles contre eux-mêmes, comme moi et comme toi, ou contre de vieux préjugés mensongers, dont notre temps a hérité ?

Je passe ma main tout doucement sur tes cheveux, aussi doucement qu'un homme peut le faire à une chère jeune fille, et je te prie de ne rien oublier de tout cela, de penser toute ta vie à ce que nous avons souffert tous deux et d'en faire sortir des fruits... Je te souhaite très chaudement de réaliser ta vision la plus ensoleillée : que tu aies un jour un fils avec des yeux bleus qui regardent au loin, mais ne perdent pas de vue le but ; qu'il devienne grand et svelte, avec un front haut et un nez finement découpé. Sais-tu peut-être où il prendra tout cela ? Et puis, il n'est pas impossible qu'il devienne architecte. Tu lui parleras alors de nos cathédrales, tu lui montreras tout ce qu'ont créé les véritables architectes allemands ; tu lui diras comment l'architecture allemande unit le goût du monumental à la simplicité, ce qu'elle renferme de sincérité, de logique et de force, comment son rayonnement s'étend sur la terre, cependant que tous les rayons assemblés montent vers le ciel, s'élançant vers l'idéal. Dis-lui aussi que toute la vie de l'âme humaine peut être belle et ensoleillée, lorsqu'on ne ligotte pas les forces qu'on possède, au lieu de les perfectionner

et de les ennoblir. — Vois-tu, toutes ces pensées s'imposent à moi au moment de partir. Je sais que je pourrais être beaucoup plus utile à la patrie en continuant comme j'avais commencé, et que plus tard, ce que je me suis acquis dans ma jeunesse porterait des fruits. Mais il n'est pas permis de penser à cela maintenant ; il nous faut défendre la culture que l'Allemagne a édifiée à travers les siècles, au prix de ses sueurs, de ses peines et de son sang. Et pourtant, on voudrait bien ne pas disparaître sans laisser de trace, et c'est toi l'être qui m'est devenu le plus proche, par nos études et aussi par la vie, c'est en toi que j'ai déposé le plus de moi-même, quoique tu ne sois peut-être pas ce que j'ai le plus aimé, tu le sais. Il faut donc que ce soit dans ta vie que la mienne continue, si je ne reviens pas. Si nous n'avons plus la foi dans l'au-delà, nous pouvons croire à notre survie dans nos œuvres, dans ce qui vit de nous dans nos amis. Peut-être trouveras-tu un compagnon qui t'aidera.

*

7 mars 1915. — ... Peu après notre rencontre à la gare tu m'as écrit une carte pour tâcher de me dissuader de « ma vue pessimiste de la guerre ». Tu dis à la fin que tu as peut-être mal compris ce qui me déprimait. En effet, je veux essayer de te dire au moins certaines choses. En 1870, les soldats se disaient en allant se battre : « Si nous ne revenons pas chez nous, nous irons au ciel. » Il faut que je sois bref : ceux qui possèdent cette foi ne sont pas très nombreux aujourd'hui. Beaucoup ne réfléchissent pas là-dessus, d'autres y pensent et pour eux tout dépend de la religion qu'ils ont vécue et qui leur facilite plus ou moins le don de leur vie. Il y en a qui peuvent renoncer à l'espoir de survivre à leur mort : je suis trop jeune pour cela, je pensais assurer ma survie par mon activité sur la terre, en particulier par mon influence sur la génération plus jeune, pour laquelle j'espérais convertir en valeurs toutes mes expériences. Bien des gens disent : « Je suis marié, père de cinq enfants, donc je fais à la patrie un très grand sacrifice. » A leur place je dirais : « Dieu merci, j'ai une femme qui m'a aimé et que j'ai aimée, et de plus, j'ai cinq enfants qui se développeront selon

mon esprit et seront la justification de mon existence. Si cela n'était, je n'aurais été que réceptif, j'aurais agi tout au plus sur ma génération, et cela très imparfaitement. » C'était là ma préoccupation personnelle. Et voici l'objective : je crois que notre peuple était en bonne voie de se régénérer lui-même par le dedans, mais les forces de régénération étaient encore faibles. La guerre survient et bouleverse tout ce qui allait devenir et se développer ; elle nous enlève précisément les meilleures forces, la jeunesse qui grandit et dont l'esprit est ouvert au progrès. Je pressentais aussi ce qui se confirme ici : nos leçons d'histoire, les récits de nos parents et des livres, nous ont donné de la guerre une idée absolument fausse, ou du moins très incomplète, donc erronée. Les « actes d'héroïsme » sont ce que la guerre doit produire de plus essentiel et de plus fréquent. Est-ce vrai ? Quelle est, dans les actes héroïques, la part de la surexcitation momentanée et instinctive, peut-être de la soif du sang et de la haine injuste qui reporte et venge sur chaque membre d'une nation ce dont est responsable la politique de ses dirigeants. Il y a des actes d'héroïsme, mais ils s'accomplissent en silence, ils ne sont pas vantés publiquement. (Y en a-t-il vraiment beaucoup moins en temps de paix ?) Et l'ivrognerie, l'abrutissement, le mépris de toute morale et de toute esthétique, la paresse de l'esprit et du corps : les communiqués en parlent-ils jamais ? Ou bien y est-il question de la légèreté avec laquelle on traite les mœurs et le mariage ? — Je songeais à tout cela, il n'y avait en moi aucun dégoût de l'action, mais une tristesse grave et la résolution d'agir aussi énergiquement que les autres plus enthousiastes (meilleurs ?).

* * *

FRANZ BLUMENFELDT (étudiant en droit, né le 26 septembre 1891, tué le 18 décembre 1914, près Contalmaison (Somme)).

Dans le train, 24 septembre 1914. — Ma chère, bonne, précieuse maman, je crois et j'espère fermement que je reviendrai de cette guerre ; pourtant, en prévision du cas contraire, je veux t'écrire à présent une lettre d'adieu. Il

faut que tu saches que, si je dois mourir maintenant, je mourrai volontiers, et content. Ma vie a été si belle que je ne la voudrais pas différente en quoi que ce soit. Et c'est à toi que je dois cela, à toi, ma chère, ma bonne, ma meilleure maman. De ton amour, de tout ce que tu as fait pour moi, de tout, je voudrais te dire merci et encore merci. Tu ne te doutes pas combien j'ai appris en comprenant, ces derniers temps, que dans l'éducation que tu m'as donnée, bien des choses qui autrefois ne me paraissaient pas absolument justes (p. ex. l'importance attachée à la culture physique) étaient parfaitement justes et bonnes.

Ce n'est pas seulement de la manière dont tu m'as élevé que je voudrais te dire ma reconnaissance, mais de tout, de la vie que je te dois, et sur toutes choses, d'être ce que tu es. Mais tu connais mes sentiments sans que je te les dise, mieux que je ne sais les écrire.

Je voudrais te parler encore d'une question que, d'après quelques passages de tes dernières lettres, tu envisages peut-être autrement que moi : pourquoi je suis parti comme engagé volontaire ? Naturellement ce n'est pas par enthousiasme pour cette guerre, je ne regarde pas comme une action d'éclat de tuer beaucoup de mes semblables, ni de me distinguer par des exploits guerriers. Au contraire, la guerre m'apparaît comme une chose très néfaste et je crois qu'une diplomatie plus habile aurait pu l'éviter cette fois encore. Mais maintenant qu'elle est déclarée, je trouve qu'il va de soi que chacun se sente une partie du grand tout qu'est notre peuple et unisse le plus étroitement possible sa destinée individuelle à la destinée commune. Et quoique je sois convaincu que par les œuvres de la paix je puis être plus utile à mon pays et à mon peuple que par celles de la guerre, je trouve absurde et impossible de m'arrêter à des considérations de ce genre qui ressemblent à des calculs : c'est comme si un homme qui voit un autre se noyer, se demandait, avant de le secourir, qui il est et si sa vie à lui n'a pas plus de valeur que celle de l'autre. L'essentiel c'est d'être prêt au sacrifice, quel qu'en soit l'objet.

D'après tout ce que je sais maintenant de la guerre, je la tiens pour une chose si effroyable, si indigne de l'humanité,

si insensée et si surannée, si funeste à tous les points de vue, que je suis résolu, si j'en reviens, à employer toute ma force à empêcher que chose pareille puisse se renouveler dans l'avenir...

*

14 octobre 1914, dans le Nord de la France. — ... Ce qui m'opprime de jour en jour davantage, c'est l'appréhension de l'abrutissement intérieur. Je suis très touché que tu me souhaites une cotte de mailles impénétrable aux balles, mais je n'ai pas la moindre crainte des balles et des obus, je ne redoute que la grande solitude intérieure. J'ai peur de perdre ma foi dans l'humanité, en moi-même, au bien qui existe dans le monde. C'est affreux, et beaucoup, beaucoup plus dur que d'être exposé à toutes les intempéries, d'avoir à s'occuper soi-même de sa nourriture, de coucher dans une grange ; tout cela est peu de chose, il m'est beaucoup plus dur de supporter la brutalité des gens entre eux.

On souffre certainement en voyant les blessés, les cadavres d'hommes et de chevaux qui gisent de tous côtés ; mais cette impression douloureuse n'est pas aussi forte ni aussi durable qu'on se le figurait avant la guerre. Cela doit tenir en partie à ce qu'on se rend compte de son impuissance en face de tout cela ; mais n'est-ce pas aussi que déjà on commence à devenir indifférent, à s'abrutir ? Comment est-il possible que je souffre davantage de mon propre isolement que de la vue de tant d'autres souffrances ? Peux-tu me comprendre ? Que me sert d'être épargné par les balles et les obus, si je perds mon âme ? C'est ainsi qu'on se serait exprimé autrefois....

*

2 décembre 1914. — ... Nous tirons peu et on tire peu sur nous. Nos occupations consistent principalement à dormir, manger, fumer, jouer aux échecs ou aux cartes, écrire des lettres, lire des journaux. Tu le vois, c'est une vie tout à fait paisible. Le soir, dans notre « salon », une petite bougie brûle sur la table, les hommes sont assis autour,

fument ou se régalaient des bonnes choses que la poste a apportées ; dans un coin, sur le petit poêle, un homme se fait du café, un autre sèche ses bas, un troisième fait cuire des pommes de terre. L'un ou l'autre joue un air sur sa guimbarde, quelques-uns fredonnent la mélodie, et ainsi on vit ensemble très amicalement. Je me suis si bien habitué à cette vie que je regrette vraiment de t'avoir écrit au début une lettre si découragée, parce que je souffrais des continuelles disputes des hommes. J'ai maintenant avec eux de meilleurs rapports, il me semble aussi qu'ils sont devenus plus accommodants. Quelquefois je me figure que mon influence y est pour quelque chose.

* * *

ALFRED E. VAETH (étudiant en philologie, né le 25 décembre 1889, tué le 16 octobre 1915, près Leintrey).

Miraumont, 26 janvier 1915. — Enfin relevés, après sept semaines de tranchée ! enfin lavés, enfin au repos ! et quoique l'artillerie lourde puisse porter jusqu'ici, on ne peut y être atteint que par hasard, après avoir vu la mort imminente, à chaque heure des dernières semaines. J'utilise tout de suite ce répit pour solder toutes mes dettes de correspondance, et comme votre très chère lettre vient d'arriver aujourd'hui, et me parle de choses dont on n'a plus connaissance, si vivement qu'on le désire, je commence par vous répondre. Bien des passages de votre lettre m'ont été une surprise, vous entrez étonnamment bien dans nos sentiments. Le plus grand désir de beaucoup d'entre nous est de revenir chez nous sains et saufs, pour empêcher ensuite le retour aux anciens errements. Amener des temps nouveaux — douce illusion ! Il me paraît certain que ce n'est qu'une illusion. Cependant on essayera, ne serait-ce que par devoir. Il faudra aussi que la vérité soit dite sur bien des choses qui sont passées sous silence. Les vrais patriotes qui en temps de paix, raillaient le patriotisme à grand fracas, ces patriotes espéraient que la guerre effacerait la distance entre les rangs et les conditions, que l'inégalité disparaîtrait devant la majesté des sacrifices et de la mort, égaux

pour tous. Mais l'inégalité subsiste. Vous ne voulez pas me croire, voici un exemple : dans la tranchée, trois hommes se disputent un pain. A l'intérieur, les officiers font bombance, ils ont du vin en quantité. Le cœur me saignait. Je reconnais que les officiers de l'armée active s'occupent en général de leurs hommes plus que ceux de la réserve. Honneur à tous ceux qui le méritent. Mais nous ne nous apercevons pas beaucoup de la sollicitude pour le soldat dont on parle tant dans les journaux. Et la distribution des croix de fer provoquera un scandale, si une voix calme n'intervient pas à temps. Il y a bien d'autres choses ; par exemple les volontaires d'un an qui esquivent le service tant qu'ils peuvent et ne songent pas aux autres qui s'éreintent à leur place. On était partis avec tant de beaux espoirs, et tant de déceptions ont suivi. Il y a des moments où je ne comprends plus l'humanité. Ma joie, c'est que mes camarades m'aiment, que mon meilleur camarade est maçon, un autre fondeur. Je suis heureux, non d'être proposé pour la croix, mais de ce que des hommes d'autres groupements, même d'autres sections, viennent à moi lorsqu'ils ont une corvée dangereuse, pour me prier de les accompagner. J'ai plaisir à les entendre dire, dans leur dialecte westphalien : « C'est un étudiant, mais il est bien brave. » Pourtant le *mais* est bien humiliant. On touche là le point où le travail de la paix devra intervenir, avec toute la force brutale de la vérité. Car la vérité est toujours brutale. La jeunesse d'aujourd'hui, qu'on disait dégénérée, fait une plus dure besogne que ses pères de 1870. Saura-t-elle aussi mener la vérité à la victoire, dire tout ce qui n'a pas été dit en 1870 ? Plus d'un parmi nous en fait le serment : « Si nous revenons chez nous, les chants de victoire ne couvriront pas la voix des deuils. » Mais — le grand *Si* !

C'est bien la plus grave question que nous sommes forcés de résoudre, celle de notre attitude en face de la mort. Il y en a peu qui soient si obtus, ou si naturellement braves, qu'ils n'aient pas besoin d'y penser. La mort toujours présente oblige la plupart à retourner aux anciens dieux ou à en chercher de nouveaux. Religion, philosophie : presque tous y réfléchissent. On parle beaucoup du mépris de la mort ;

cela n'existe pas. Nous tenons tous à notre vie, nous y sommes attachés plus fortement que jamais, souvent même cramponnés convulsivement. Ce qui fait qu'on se lance follement dans le combat, c'est la fureur, et aussi la conviction que plus on y va hardiment, moins il y a de danger. Tous sont fatalistes ou le deviennent, et c'est naturel : de tout temps le soldat a été fataliste. Ce qui le caractérise aussi, c'est la hâte de jouir, de vivre sans penser au lendemain. La faculté de réfléchir avec fruit aux questions sérieuses, est le privilège du soldat qui est un homme cultivé. En revanche, nos camarades sont souvent plus robustes et naturellement courageux. Ma grande satisfaction est que mes opinions n'ont pas changé au cours de la guerre. J'ai vu que toutes ses horreurs ne peuvent que renforcer les tendances pacifistes. Et puis j'ai constaté souvent combien l'Allemand possède de bravoure. Cela ne veut pas dire que nous soyons tous des héros : une heure de bombardement tue le courage. Mais infanterie contre infanterie, nos gens disent : « Qu'ils y viennent ! » C'est l'essentiel.

Quelle est la situation ? Nous l'ignorons. Vaincrons-nous ? Nous n'en savons rien. Nous savons seulement que nous avons besoin de la victoire, et quoique nous soyons las de la guerre, nous continuerons à faire notre devoir. Il n'est pas probable que nous soyons battus, mais nous pourrions perdre tout notre sang.

* * *

KARL JOSENHANS (étudiant en théologie, né le 4 octobre 1892, tué le 29 janvier 1915, en Argonne.)

Château de Hindenbourg, 9 novembre 1914. — En prenant possession de la position conquise, nous avons trouvé quelques morts devant et derrière la tranchée. J'ai fait enterrer deux Français et trois Allemands, et j'ai pris leurs papiers. Il y a des lettres des familles ; la mère d'un réserviste catholique lui transcrit toutes les prières particulièrement efficaces, elle compte avec certitude le revoir. Beaucoup de lettres françaises. Celles d'une femme se terminent régulièrement par ces mots : « Petit-petit est tou-

jours bien sage. » Une sœur écrit à son frère qu'elle lui envoie deux livres de chocolat ; elle lui promet en outre des gants qui ne prennent pas l'humidité du brouillard et un capuchon pour la pluie. Tout comme chez nous, et en lisant cela on sent s'éteindre la dernière étincelle de haine contre les Français, à supposer qu'il en subsiste une...

Je n'ai pas à souffrir de privations matérielles, j'ai des couvertures pour la nuit et toujours suffisamment de nourriture, je ne m'émeus plus quand les balles sifflent et viennent taper dans nos terrassements. Mais la responsabilité est énervante. Elle m'empêche de dormir, toujours je continue en rêve d'inspecter les postes d'observation, pour m'assurer que chacun y fait bonne garde. Cela me poursuit même quand je ne suis pas de service, toujours je rêve de postes et de tranchées. La seconde nuit de repos est ordinairement meilleure, il arrive que des images paisibles hantent mes rêves. Une phrase qu'un pasteur a écrite à un de mes camarades, me fait l'effet d'une amère dérision : « Nous ne devons pas désirer une prompte fin de la guerre, car elle n'est pas possible. » Je voudrais que cet homme pût jeter un regard chez nous. Bien des soldats aussi ne semblent pas, dans leurs lettres, se douter de la gravité des événements ; la plupart des « belles » lettres de soldats sont écrites par des hommes qui se tiennent à quelques kilomètres en arrière du front. Il nous est bien permis de prier pour que la fin arrive bientôt.

*

12 janvier 1915. — Notre chef de compagnie est le seul officier qui ait trois décorations. Pour la ténacité et la force de résistance, il en remontrerait à n'importe quel Anglais, j'en suis certain, car malgré beaucoup d'entraves physiques, il est toujours le premier sur la place et depuis le 4 septembre il n'a pas manqué son service un seul jour. Pour le reste il m'est un grand problème. Il est pour moi la plus claire illustration de la parole : « Les bien portants n'ont pas besoin du médecin. » Il est d'avis que le christianisme est fait pour les faibles qui, sans lui, ne sont pas capables de mépriser la mort ni de remplir fidèlement leur devoir. Pour lui, il possède

ce mépris et cette fidélité au plus haut degré. Avec cela c'est un homme de cœur que les pertes de notre compagnie attristent profondément. Il n'a pas la moindre crainte des hommes ; ce qu'il tient pour juste, il le fait, envers et contre tous. Je ne connais guère Nietzsche, mais je me le figure ainsi. Je ne puis le juger, mais près de lui je me rends compte clairement que je suis du nombre des faibles, que si le métier des armes me pèse moins, si je le fais avec plus d'entrain qu'au début, cela tient uniquement à la certitude qui m'a été donnée, que ni la mort ni aucune autre puissance ne peut nous séparer de l'amour de Dieu.

Je lisais dernièrement que la guerre nous met devant cette alternative : indifférence absolue ou foi vivante. Je pourrais souscrire à cela, mais mon chef de compagnie est une exception.

* * *

JOHANNES HAAS (étudiant en philologie, né le 12 mars 1892, tué le 1^{er} juin 1916, devant Verdun).

Ferme de Mareuil, 24 mars 1915. — Un dimanche matin. Une prairie verdoyante monte en pente douce derrière la propriété que nous occupons. Entre les hauts plateaux qui s'abaissent des deux côtés, elle forme un vallon triangulaire. C'est là que le culte a lieu. Sous un arbre isolé, on a placé la chaire ornée de feuillages. Cette matinée ! Rien que d'y penser, ma poitrine se dilate. Pas un souffle de vent, le ciel si bleu, le soleil si chaud et riant ! Comme chez nous, les alouettes offrent au Créateur leur plus beau chant du matin. L'aumônier est encore jeune, il n'a rien du prêtre. Il réussit à captiver l'attention, distraite d'abord par la belle matinée. Le sermon tout simple et excellent traite de la loi divine du sacrifice. Nous chantons quelques strophes, puis nous nous séparons lentement, songeurs. Ce que nous éprouvons n'est pas de l'enthousiasme, nous ressemblons plutôt aux paysans qui rentrent chez eux, gravement, faisant : oui, oui, de la tête, et qui, durant la semaine, méditent derrière la charrue, sur les pensées du pasteur. Semailles discrètes et profondes.

Dans l'après-midi il me faut jouer au skat avec les

camarades, mais je suis distrait. Des images d'autrefois hantent mon âme. Un des joueurs est de la région de Mansfeld, il parle de Rostock. Rostock : un hiver où je n'ai fait que chercher et douter. Le petit libraire, qui portait lunettes et avait tant de livres, où peut-il bien être ? — Le coin là-bas, à gauche, ressemble à la plage de Heiligendamm. Heiligendamm : un matin, vent glacial, pluie, neige — sept heures durant j'ai couru le long de la côte, nu-tête, complètement désarmé. Je suis rentré le soir, n'ayant rien pris de la journée, harassé et pas plus avancé qu'auparavant. Encore le jeu. Un camarade vient à passer et montre des cartes postales qu'il a « conquises » en Belgique. Vilenie dégoûtante ! Rencontrer cela ici ! — Un monoplane dans le ciel. Un des joueurs, un forgeron, raconte une fois de plus l'histoire de son monoplane. Le gouvernement allemand n'en a pas voulu, les Français l'ont acheté, mais payé à moitié seulement, d'où scrupules pécuniaires et patriotiques. Enfin le jeu finit...

Vers le soir. Il me faut la solitude. Je sors. Voici le petit W. qui a l'air d'un bohémien : « Oui, oui, camarade, mon aîné ! — Arrivé à la mi-août. Nous n'avions rien à nous mettre sous la dent, et sur le dos les Anglais, les Français et les diables noirs. Oui, oui, si ça pouvait finir ! On peut courir, avant que j'y aille ! » Il est las de la guerre, comme presque tous ceux qui la font depuis le début. Vous vous figurez que l'enthousiasme règne ici : il n'y a plus d'enthousiasme. La fureur seule, qui ne fait pas de prisonniers, anime les troupes, — et pourtant on a pitié de l'adversaire qui a, lui aussi, femme et enfants chez lui.

... Je suis seul dans les champs. Toujours mes pensées s'en vont vers le pays, dans le passé et l'avenir. Et le présent ? Oh ! pour le moment, je jouis de ma délicieuse solitude. C'est comme toi, mon cher petit frère, qui grelottes en Russie, à côté de ta mitrailleuse. Oui, nous nous comprenons dans l'amour de la solitude, comme en toutes choses. Je n'ai été aussi solitaire qu'à Berlin, quand je me frayais tout seul mon chemin dans les couloirs encombrés de l'Université, pour me rendre au cours d'Erich Schmidt. Pendant les longues marches aussi on est solitaire, livré à ses pensées. Et

je l'ai été parfois à la taverne, quand le tapage des étudiants me semblait étranger, loin de moi. — Si je pouvais me remettre à étudier ! Mais je ne veux pas penser à cela. Après la guerre tout aura changé, il me faudra commencer à nouveau. Où en suis-je, au fond ? Serai-je pasteur ou non ? Toujours la même question, la même obscurité, la vieille lutte. On a le loisir maintenant de s'éprouver, de se demander où l'on en est avec son Dieu. Il paraît que pour plus d'un la lumière s'est faite. Pour moi tout s'est obscurci de plus en plus. Les points d'interrogation ne font que grandir. Pourquoi tout cela ? Comment est-ce possible ? Les questions se suivent à la ronde, et point de réponse. Aucune compréhension chez la plupart des camarades. Pourtant, sous d'autres rapports, la camaraderie peut tout. Vous ne pouvez vous faire une idée de tout ce que ce mot renferme de beauté, de grandeur. Et ici, comme à la caserne, les maladroits, si souvent bernés, ont des regards de reconnaissance touchante quand on prend leur parti.

Il commence à faire froid dehors, je rentre sous ma tente. Je réfléchis au grand problème moral que pose la guerre. Chez vous, les prédicateurs le résolvent plus facilement que nous pour qui c'est une grave question de conscience. Pendant le combat l'instinct de conservation et l'ardeur de la lutte ne laissent pas de place à la réflexion, mais au repos ou dans la tranchée, c'est différent. On est frappé de stupeur et d'horreur par le raffinement croissant des engins de destruction. En nous le conflit ne s'apaise pas entre le : « Tu ne tueras point », inscrit dans l'âme de chacun, et le devoir, sacré aussi : « Il le faut pour la patrie ». Ce conflit peut dormir pour un temps, mais il existe toujours. Il m'absorbe pendant mainte soirée, à l'heure où l'on regarde en soi-même. Il est doublement sensible en face de la si paisible vallée qui s'étend à mes pieds. — Les oiseaux de nuit jettent leurs appels dans les aulnes du marais. L'artillerie renforce son tir encore une fois. Puis tout se tait. La nuit. Je vais lentement me coucher.

* * *

HERBERT JAHN (étudiant en métallurgie et chimie, né le 3 février 1895, décédé le 10 avril 1916, à l'ambulance de Stenay).

Au nord de Verdun, 1^{er} mai 1915. — Hier soir, j'étais assis sous la tonnelle garnie de lierre devant notre abri, le clair de lune se mirait dans mon gobelet, à côté de ma bouteille de vin, les sons d'une guimbarde m'arrivaient de loin, assourdis, de temps à autre seulement une balle sifflait dans les arbres. Je me suis aperçu, pour la première fois, que la guerre peut avoir de la beauté et de la poésie. J'avais cru jusque-là que cela n'existait que dans les livres. Et maintenant je suis content, j'ai vu que le monde est tout aussi beau qu'auparavant, que la guerre elle-même ne peut pas nous priver de la nature : tant que celle-ci me restera, je ne pourrai pas être tout à fait malheureux.

*

4 mai 1915. — J'ai fait aujourd'hui une merveilleuse promenade sur la montagne, dans la forêt en pleine végétation printanière. Il avait plu pendant la nuit et j'ai essuyé encore une douche pour commencer. J'ai passé d'abord sur des prés d'un vert savoureux, puis je suis monté par les vignes jusqu'à la forêt. De la lisière du bois j'ai eu une vue admirable sur la vallée, la Meuse et les hauteurs où sont nos tranchées et celles des Français. Sans le grondement du canon et le crépitement de la fusillade, on pourrait oublier la guerre, tout ce paysage est paisible. Je me suis plongé dans une mer de verdure : de vieux hêtres et de vieux chênes superbes, des sous-bois impénétrables, églantiers, ronces, sureaux, tous les arbustes qu'on cultive chez nous dans les parcs et les jardins, montent ici à hauteur d'homme ; la terre est couverte d'un tapis de fleurs multicolores. On ne pénètre dans ces fourrés que par des sentiers étroits et glissants ; des sangliers et des chats sauvages les habitent encore, l'aigle même y niche. On respire un air de serre, saturé de parfums. A tout instant il faut contourner un tronc couché en travers du chemin. Tout à coup, au milieu de la forêt, une tombe, avec une simple croix de bois, — puis encore une. L'inscription est effacée, nul ne sait si c'est un ami ou un ennemi qui

repose ici. Les siens ignorent où est enterré celui qui partit pour défendre sa patrie. Dans peu de temps, la dernière trace de sa tombe aura disparu, effacée comme son nom. — Je continue de suivre le sentier, il me mène toujours plus avant dans la forêt vierge. Un grand oiseau de proie, effrayé par le bruit de mes pas, s'envole très haut dans les airs. Que de pensées vont et viennent pendant qu'on chemine ainsi ! La forêt semble sans fin, je m'y enfonce toujours le plus profondément. Partout le mur de verdure, et dans le lointain j'entrevois de nouvelles chaînes de collines.

*

5 juillet 1915. — C'est étrange, je suis hanté depuis quelque temps par l'idée que je serai tué, quoique je ne croie pas du tout aux pressentiments. Toutefois cette idée absurde m'a poussé à écrire une lettre d'adieu à ma famille et à y joindre mes dernières volontés ; le tout est bien en sûreté sur ma poitrine. Jusqu'à présent j'ai eu, à travers la vie, une chance incroyable, mais je crois que ma plus grande chance est de pouvoir vivre cette guerre, même si je dois y rester. Ce que j'ai appris dans ces dix mois, je ne l'aurais jamais su. Et on apprend journellement, l'horizon s'élargit sans cesse.

HANS NONNE (étudiant en droit, né le 17 novembre 1898, tué le 8 avril 1918, devant Armentières).

Zaliski, 17 janvier 1918. — Je suis perpétuellement en contact avec les hommes et pourtant mes rapports avec eux restent instables. Il faudrait, comme tu le dis, avoir le don. Je cherche la note juste, mais je ne la trouve pas, et depuis mes dernières expériences, j'y ai renoncé. Je ne pourrai jamais m'en faire des amis. Tout est inutile, le fossé subsiste. Je ne tire pas vanité de ma qualité de « volontaire d'un an », je n'ai jamais regardé les autres de haut, mais je suis considéré et traité en « volontaire », et j'ai fini par laisser aller les choses, surtout depuis que j'ai mon modeste avancement. La méfiance vis-à-vis des volontaires d'un an est générale ici et il est d'autant plus difficile de montrer, par des actes,

une supériorité réelle. Une expérience récente m'a complètement éclairé. J'étais en assez bons termes avec mes camarades d'instruction (pour le maniement des mitrailleuses) ; je m'efforçais seulement, à l'occasion, d'enrayer les propos orduriers dont ils sont prodigues, et je ne leur cachais pas que j'en avais horreur. Mon journal est tombé entre leurs mains et ils y ont trouvé l'expression de mon opinion sur la plupart d'entre eux. Ils étaient furieux. Heureusement j'avais fait la connaissance d'un sous-officier qui les a calmés et m'a averti d'être sur mes gardes. Je m'attendais à une rossée pendant la nuit et j'avais mon revolver sous la main. Mais finalement la raison a eu le dessus et le lendemain tout a été réglé à l'amiable. Les hommes me voient jeune, sans expérience comme sans mauvaise intention, et nous nous entendons bien de nouveau. Je comprends que le travail en commun n'établira pas entre nous une communauté durable, comme je l'ai recherché longtemps, et que je devrai persister dans le chemin que j'ai pris : me rendre utile par mon travail, apprendre d'eux, mais me garder pur, ne pas descendre à leur niveau, ni en paroles ni en pensée, et conserver l'espoir de leur venir en aide plus tard.

J'ai été confirmé dans mes idées hier soir encore, par un entretien, dont je cherchais l'occasion depuis longtemps et qui a été très mouvementé. Les hommes crient toujours contre les riches, les « grands seigneurs ». Je leur ai demandé, je les ai même conjurés de me dire quels remèdes ils verraient à l'ordre des choses actuel, quelle idée ils se font d'une Allemagne nouvelle ? Pas un n'avait réfléchi à cela, chacun charge expressément autrui de ce soin. Il faut donc qu'il y ait des dirigeants et naturellement c'est à eux qu'on s'en prend. Nul n'a su dire ce qu'il faudrait faire.

Je m'adresse à toi maintenant. Chez nous (dans l'artillerie) les officiers sont traités d'imbéciles et de charognes, et il est certain qu'ils sont souvent hautains, ignorants, aussi insupportables que possible. Pour eux il n'y a dans l'humanité que deux classes : les officiers et les simples soldats. Comme les officiers s'occupent très peu de leurs hommes, les rapports sont intenable à la longue... Dans la plupart des cas, on se plaint stupidement de mesures qui sont inévitables, de tous

HENRI CYRAL, EDITEUR

118, Boulevard Raspail, PARIS-VI^e

TÉLÉPHONE : LITTRÉ 51-18

CH. POSTAUX : PARIS 255-06

LES GRANDS CLASSIQUES DE FRANCE

complétant la "COLLECTION FRANÇAISE", cette édition est créée pour réunir sous une forme artistique les œuvres les plus remarquables de la littérature française classique. L'illustration, réservée à des artistes français, s'inspire avant tout du texte et respecte le dessin sans sacrifier au modernisme déformateur.

L'impression est confiée au Maître-Imprimeur Coulouma (H. Barthélemy, directeur). Le tirage sur papiers de grand luxe, Madagascar, Annam et Rives, est limité à 1.000 exemplaires au maximum (format 15x20)

Vient de paraître :

ROMANS ET CONTES DE VOLTAIRE

Le monde comme il va — Memnon — Voyages de Scarmentado — Zadig — Micromégas — Candide — Le Blanc et le Noir — Jeannot et Colin — L'Homme aux 40 écus — L'Ingénu — La Princesse de Babylone — Le Taureau blanc, etc.

Deux volumes avec 120 aquarelles et de nombreuses vignettes de DANIEL-GIRARD

Justification du tirage :

- N^{os} 1 à 20 : 20 exemplaires sur Madagascar, avec trois dessins originaux.
Les deux tomes ensemble.. .. **600 fr.**
- N^{os} 21 à 50 : 30 exemplaires sur Annam, avec deux dessins originaux.
Les deux tomes ensemble.. .. **500 fr.**
- N^{os} 51 à 850 : 800 exemplaires sur vélin de Rives. Les deux tomes ensemble **300 fr.**

EN SOUSCRIPTION CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

COMPAGNIE NORD ET ALPES

Services commerciaux : 23, rue Lafontaine, XVII^e

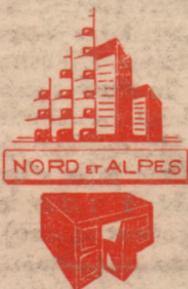
Marcadet : 02.35 — 02.36

MEUBLES EN ACIER

BUREAUX — SIÈGES — CLASSEURS — FICHIERS —
ARMOIRES — MEUBLES INCOMBUSTIBLES — MEUBLES
D'IMPRIMERIE — RAYONS — ARCHIVES — BIBLIOTHÈQUES

Quelques

Maison du Livre
Librairie Larousse
Nouvelle Revue Française
Messageries Hachette
Bibliothèque Nationale



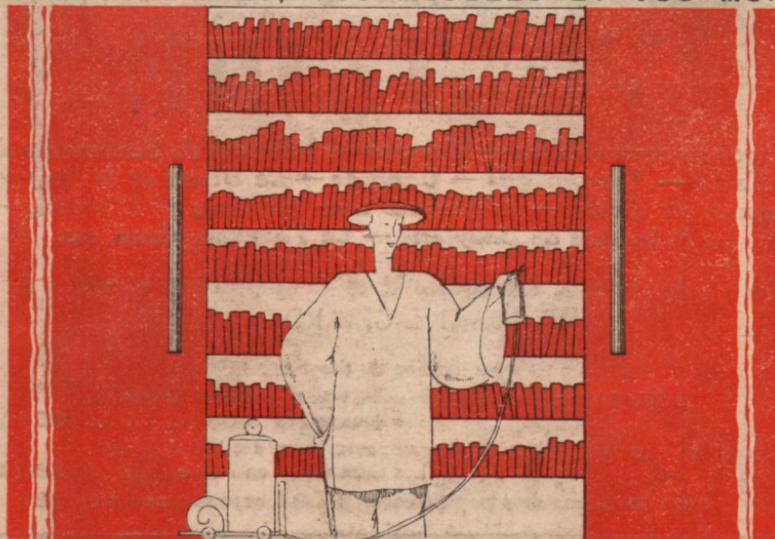
Références

Synd. Agents Change
Comité des Forges
Comité Gén. Assurances
Archives - Ministères
Cliniques

Société anonyme capital 18.000.000 francs

COMPAGNIE NORD ET ALPES

SUR VOS LIVRES, VOS MEUBLES ET VOS MURS



EMPLOYEZ LES LAQUES

DUCO

Demandez tous renseignements à la

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DUCO  67, BOULEV. HAUSSMANN, PARIS

Extrait de la publication